

Un essai romancé

Le roman de Vincent (ou *Que dit Vincent de la création*)

essai romancé sur la vie et la mort de Vincent Van Gogh, peintre novateur

Xavier HIRON

(deuxième fichier, état au 27/02/2024)

Le roman de Vincent

(vie et mort d'un peintre novateur)

II- Découverte de la couleur (1882)

Début 1882 : La Haye, échéance moins huit ans et demi...

C'est en cette vénérable cité hollandaise que Vincent Van Gogh s'est ainsi invité chez Mauve. Et instantanément – c'est-à-dire volontairement –, il rencontre Christine : une prostituée (catégorie qu'il appelle d'une manière générique « les malmenées par la vie »). Alors, par manque d'alternative certainement, Vincent s'immisce dans la vraie vie.

Chez elle, Van Gogh trouve un écho à ses propres malheurs, son profond désarroi, ses fâcheuses déconvenues, ainsi qu'à sa propre errance : cette instabilité qu'il juge en partie imposée. Il ne comprend plus ni n'accepte le dogmatisme des vérités toutes faites de l'église, que ses parents et oncles lui ont une nouvelle fois réservées devant son épreuve amoureuse. Ce qui le fait se raccrocher à l'idée de ne pas se détourner de son travail : ce qu'il

Un essai romancé

fit en l'occurrence et avec bonheur, se gorgeant de cette soif d'apprendre ; de celle de franchir un cap. Dans le même temps, il se fait de Dieu une tout autre idée : qu'il qualifie volontiers de Dieu d'amour et de vérité du réel. Il parle donc d'une manière quasiment impudique de son besoin d'affection et « d'une mesure d'hygiène ».

Pour autant, Vincent décrit dans le détail pourquoi cette femme, qui élève elle aussi seule un enfant, l'a touchée. La comparant directement à la délicate attention dont Kate savait faire preuve à son égard, il en fait un portrait de femme charpentée, racornie, mais sensible. Puis Vincent nous révèle que c'est une querelle ayant pris place à l'approche des fêtes de Noël, parce qu'il ne veut plus aller à la messe, qui est la cause de son départ précipité d'Etten. Il s'installe donc de manière très précaire à La Haye, dans la froidure de l'hiver, même s'il a le soutien confraternel de Mauve. S'il s'est découvert un tuteur, son atelier ne lui est ouvert qu'en journée ; il doit donc trouver à se loger. Ce que l'on ne fait pas du jour au lendemain... Et Vincent fait le calcul suivant : autant prévoir son indépendance le plus vite possible. En conséquence de quoi, il cherche un atelier suffisamment pourvu pour pouvoir également y loger. En attendant, il erre de par les rues ; qui plus est, il a toujours le cœur à l'envers. Ceci expliquant cela...

Il est lucide. Et nous explique ainsi, par l'entremise de son frère, qu'il imagine sans peine que cette altercation familiale n'était, au final, qu'un prétexte – ce qui, somme toute, peut tout à fait se concevoir : reste à savoir qui l'a réellement provoquée ? -. A travers son errance, il sent malgré tout qu'il est en train d'être submergé par une force qui le dépasse. Après ces quelques nuits passées chez sa protectrice du moment (enceinte et déjà mère

Un essai romancé

d'une fillette, après plusieurs fausses couches, elle en confie la garde à sa mère : eut égard, certainement, à son activité...), Vincent se met à dormir dans la salle de banlieue qu'il s'est trouvée, à même le plancher. Alors Mauve exige de lui qu'il se dote au moins d'une couchette, d'une table et de chaises ; et il lui avancera l'argent en conséquence ! Sur cette route parsemée d'embuches, Vincent nourrit le sentiment qu'il ne peut revenir en arrière. Mais au fond de lui-même, il ne le souhaite pas vraiment. Il prend conscience qu'il n'a plus le choix : il doit désormais se mesurer à sa propre vie ! Et qui dit se mesurer par force à sa cruelle adversité implique aussi le devoir de réussir...

Comme Kate, Christine vit donc avec une jeune enfant. Mais d'instinct, Vincent exprime qu'il ne l'idéalise pas à la manière d'une femme délicatement raffinée. En tout cas, pas dans le sens de l'idéalisation féminine portée par l'imagerie ordinaire ; mais avoue être touché par la *vérité* (peut-être involontaire, voire même fantasmée ? mais le mot qu'il souligne est important) de la condition que la vie a placée en elle. Quoi qu'il en soit, Vincent en avait besoin ; raison pour laquelle, fidèle à lui-même et à cet engagement inné qu'il place en toute chose, Vincent va se prendre au jeu. Et va rapidement s'identifier au compagnon que Christine n'a pas et que, d'ailleurs, elle n'attend peut-être pas réellement... ? Et puis, comme un juste retour des choses, Christine fait un excellent modèle, ce qui fait que nous conservons encore aujourd'hui plusieurs dessins d'elle.

Clairement, Vincent a décidé de prendre à bras-le-corps les aléas de sa vie sur la terre. « Une chambre et une alcôve » pour tout atelier et logement : une sorte d'aboutissement... Mais qui coûte cher ! Comme les chiens ne font pas des chats, de son côté, le père de Vincent, qu'il appelle parfois « Son excellence », paraît

Un essai romancé

aussi buté dans son comportement que son fils, l'âge en plus. De fait, avoir abandonné Etten est ressenti à la fois comme un bienfait et un déchirement. Vincent se défend en certifiant que c'est son père qui lui a ordonné de quitter la maison. Mais cela ne l'empêche pas de réaffirmer haut et fort vouloir continuer à « suivre ses idées. » Tout en revendiquant la liberté de pouvoir les exprimer dans ses lettres, Vincent explique à Théo qu'il a délibérément fait le choix d'avancer, en cherchant à sa manière à remplacer le cocon d'Etten qu'il a été contraint d'abandonner.

Mais chaque infime progrès acquis dans la recherche de la technique picturale est vécu telle une épreuve, et il avoue devoir recommencer un nombre incalculable de fois avant de parvenir au résultat escompté. La preuve : même en procédant de la sorte, sa production ne convainc pas toujours ni Mauve ni Théo. Mais il dit vouloir se contenter de chacun de ses petits pas faits en avant. Ainsi : « Je traverse de nouveau une période de difficultés et de découragement, de patience et d'impatience, d'espoir et de désolation. Cependant, je dois surmonter tous ces obstacles, et je finirai tôt ou tard par saisir comment se fait une aquarelle. » En cela, rassembler des modèles de perfection sur ses murs sous la forme de ces vignettes gravées qu'il affectionne lui apporte de la quiétude. Or on est en janvier : il se plaint alors du froid et de ne pas savoir travailler assez vite pour dessiner.

Mais Vincent est de ces êtres entiers très contrastés ; personnalité qui résulte de la rapidité avec laquelle il passe d'une activité ou même d'un état d'esprit à un autre. Ainsi, moins de dix jours plus tard, il écrit : « Tout ce temps, je n'ai fait que de la peinture à l'eau, et j'y prends de plus en plus de goût. (...) Ce que j'ai fait n'est pas encore parfait, il s'en faut de beaucoup, mais c'est tout différent. Les couleurs sont plus vives, plus fraîches, et

Un essai romancé

il n'y a pas lieu de les rehausser. » En d'autres termes, la couleur continue de s'éclaircir. Ce qui est déjà un point fort appréciable. Car le plus décisif, chez tout peintre qui se respecte, est d'abord d'assimiler la voie qui l'aidera à sortir de ce que l'on appelle la tyrannie des gris colorés. C'est-à-dire de transposer la valeur héritière du dessin en tons : en quoi consiste la gradation des couleurs qui s'harmonisent. Puis de pousser cette logique jusqu'à son extrême : la couleur pure. Cheminement que Vincent parviendra finalement à réaliser à merveille, et en un temps record !

Cet acharnement qu'il nous décrit est donc bien concret, comme si sa vie en dépendait – et à la vérité, comme on le conçoit par ailleurs, toute vie d'artiste dépend fondamentalement de son œuvre ; et celle de Vincent tout particulièrement -. Mais autre particularité propre au génie de Vincent : cet acharnement se met instantanément à payer, même s'il ne s'en rend pas toujours compte. Il est vrai que l'aquarelle aide à obtenir ce type de rendu vif et lumineux (voir notamment l'aquarelle *Bateaux de pêche sur la plage*, et sa réinterprétation dans la toile *Barques de pêche aux Saintes-Maries*) parce qu'opérant par transparences, elle mélange plus difficilement les couleurs entre elles ; bien que ne permettant pas d'atteindre leur véritable saturation.

Mais Vincent se fait pressent. En fait, il s'habitue à quémander l'aide de son frère, à vivre à ses dépens. Il prétexte que La Haye est une ville chère : la réalité est qu'il a pris à sa charge le couvert de Christine, de sa mère et de sa fille, qu'il évoque dans ces lettres tels de simples modèles. Mais avec toujours le même argument à la clé : ses progrès en dépendent. Tel un discours stéréotypé, il est constamment « sur le point d'y arriver. » Sa

Un essai romancé

grande obsession du moment étant de vendre son premier dessin.

En moins de quinze jours, Vincent va tomber malade. Etat qui sera très certainement aggravé par son inquiétude. Le moins que l'on puisse dire étant que ses débuts improvisés à La Haye sont plus qu'épineux, bien que profitables. Comment, au milieu de ces conditions si délicates, le vent va-t-il tourner ? De quel côté va pencher la balance ? A ce moment précis, aucune perspective tangible ne se dessine... De cette pléthore d'informations, on déduit que l'installation à La Haye est précaire et chaotique – terme que nous avons déjà employé –, et que la vie intime de Vincent est comme posée sur le fil du rasoir. Au point que la question paradoxale du moment devient : comment va-t-il réussir à surmonter les difficultés de sa vie domestique ?

Peut-être en restant concentré vaille que vaille sur sa problématique principale, d'où viendront, pense-t-il, toutes les solutions... « Je crois également que la réussite ou l'échec dépend en grande partie de l'état d'âme. C'est pourquoi je m'efforce d'être lucide et enjoué. Cependant, je tombe parfois en proie à un malaise ; c'est le cas en ce moment, et alors je patauge. Toutefois, il s'agit de continuer à travailler, car Mauve et Israël, par exemple, et beaucoup d'autres, savent tirer parti de chacun de leurs états d'âme. » Soit : au milieu de ce tourbillon pas toujours maîtrisé, il est important de conserver le cap et la fraîcheur d'esprit qui influenceront positivement ce qui reste à venir.

Et pendant ce temps-là, que se passe-t-il du côté de chez Théo ? Comment ressent-il la pression créée par la situation voulue par son aîné ? Difficile de le savoir dans le détail, puisque des bribes

Un essai romancé

seulement émanant de lui ont été publiées. Au cours des tribulations forcées vécues par Vincent, qu'a-t-il bien pu faire de l'abondante correspondance qu'il est supposé avoir reçue, en retour à ses propres missives ? Mais Vincent rebondit parfois sur des nouvelles dont Théo lui a fait part. Et en plusieurs occasions, Vincent félicite son frère cadet pour le rang qu'il occupe dans l'activité de la maison Goupil et Compagnie, ainsi que du rôle structurant qu'il joue dans la conduite de leurs affaires commerciales, sans pour autant être payé de retour. On devine que malgré le fait que Théo soit le neveu du fondateur des succursales de La Haye et Bruxelles, une sorte d'animosité latente se construit au sein de ce relationnel où l'intérêt immédiat prime, tandis que Théo est lui-même fondamentalement impliqué dans la défense de l'Art pour l'art, et qu'en conséquence il montre plus de compréhension pour les artistes et leur trajectoire que pour les acheteurs. Mais à ce stade, nous ne saurions en deviner davantage... Cependant, petit à petit, les éléments de l'intrigue continuent de se mettre en place.

Un autre épisode illustre la tension palpable du moment : Mauve aussi est malade. Mais chez lui, c'est chronique ; et c'est ce qui le perdra, à moyenne échéance. Ce qui devient intéressant à ce moment précis de leur relation, c'est ce que ce nouveau chapitre déclenchera. En effet, durant la crise de ce dernier (au fait, de quoi : peut-être le saurons-nous ultérieurement ?) de février 1882, Vincent ne sait pas sur quel pied danser. Est-ce que Mauve prend volontairement de la distance ? Se détache de lui, de ses humeurs ? Heureusement, il dispose d'une ressource supplémentaire vers qui se retourner. Cet autre peintre nommé Johan Hendrick Weissenbruch est un intime de Mauve et, pour sa part, est autorisé à lui rendre visite. Et sous la pression des

Un essai romancé

questions de Vincent, son discours est plus qu'éclairant : il devient même sans appel !

Vincent raconte : « Weissenbruch est allé dire à Mauve : « Il dessine diantrement bien, je pourrais travailler d'après ses études. » Et il a ajouté : « On m'appelle le glaive impitoyable. A vrai dire, j'en suis un. Je n'aurais pas dit cela à Mauve si je n'avais pas découvert des qualités dans tes études. » Ce qu'il faut interpréter ainsi : pour qu'un peintre ait des doutes sur un autre peintre (Weissenbruch avait été au préalable expressément mandaté par Mauve pour évaluer la production de Vincent), qui plus est un débutant, c'est bien qu'il y décèle matière à y être troublé. Ce cas étant d'autant plus rare tant un professionnel, d'ordinaire, est sûr de son métier, de son jugement et de ses capacités ! Cela ne peut donc se produire que dans le sens ascendant. Cependant, exactement dans le même temps, Monsieur Tersteeg, le gérant de la maison Goupil de La Haye (donc l'employé direct de l'oncle Cent et personnage que Vincent perçoit généralement de manière ambivalente : mi-bienfaiteur, mi-tentateur), en bon marchand qu'il est, lui tient un autre discours. « Tu dois seulement commencer à penser à gagner ton pain », lui dit-il. Préoccupation quasi quotidienne exprimée par Vincent. Outre que cette situation est emblématique du fossé qui existe traditionnellement entre l'état d'esprit des marchands et la démarche supposément intègre des artistes, la conclusion sévère que Vincent en tire est un retour brutal sur la Terre ! Fait que Vincent souligne en conseillant derechef à son frère Théo de s'intéresser de plus près aux travaux d'atelier des peintres avec lesquels il est en affaire, pour une compréhension encore plus affirmée des œuvres dont il a la charge. En attendant, il évoque

Un essai romancé

presque à la sauvette être en train de dessiner un enfant qui dort, dont il aurait la garde...

N'omettons pas de souligner à ce propos combien Vincent place au même niveau, c'est-à-dire au niveau le plus extrême, son sentiment initial de l'amour et celui qui définit son sens de l'esthétisme. Il existe une synchronie parfaite entre ces deux univers, dans sa vision idéale. Or sous la contrainte de l'adversité, Vincent se retrouve devant l'obligation de choisir : exercice délicat s'il en est, parce que ni l'un ni l'autre ne lui sont spontanément accessibles ; en tout cas, sans ce sentiment laborieux de l'effort à produire... Mais choix qui constitue un exercice dont l'issue était acquise par avance. Car il apparaît certain qu'il a contribué à repousser Kate par sa maladresse, sa fougue et son empressement qui, dès lors, se sont mués en une obsession d'objectif : pas le plus heureux des procédés pour parvenir au résultat escompté, surtout dans le domaine féminin ! Dès lors, seul le dessin, en fin de compte – lequel, lui aussi, à sa manière se rebelle ; mais au moins, ce dernier ne fuit pas -, lui restera accessible ; ainsi que toutes les perspectives d'évolution qu'il autorise. Dans son esprit, le dessin et la peinture deviennent, en l'occurrence, des sortes de maîtresses de l'exigence auxquelles Vincent se plie plus volontiers qu'il n'y paraît, étant en son for intérieur persuadé qu'ils sont à la fois l'outil et le langage auquel il est prédestiné. Ce qui explique valablement pourquoi Vincent s'accroche autant à leurs promesses...

Concrètement parlant, Christine entre peu à peu dans la vie de Vincent, avec sa petite famille : sa mère et ses enfants, présente et à venir. Et ici va commencer un véritable jeu de rôle. On finit par apprendre vaguement que Christine aurait « une trentaine d'années » (en réalité 32 ans, quand Vincent en a 29) et le visage

Un essai romancé

défiguré par la variole ; mais ceci n'entamant pas le charme général de sa silhouette. Vincent reste cependant volontairement évasif, comme s'il n'y avait pas entre eux de lien d'intimité. On découvre à cette occasion combien Vincent est volontiers roublard dans la relation qu'il entretient avec son frère Théo : car comme un lien de cause à effet, c'est à la réception tardive des 100 francs que celui-ci lui alloue mensuellement que Vincent évoque avoir pu recruter une famille de modèles, qu'il n'aurait réussi à faire poser qu'à la condition expresse de leur promettre « du travail régulier. » Bref, Vincent louvoie. Mais la question est : jusqu'à quel point Théo était-il dupe de la situation ? Et Mauve ? Ici, on aurait bien aimé disposer du réseau complet des échanges épistoliers...

Ceci n'empêchant pas Vincent d'esquisser au passage une autre vérité plastique ; il ne sait ni ne veut dessiner, et à fortiori peindre, que d'après ce qu'il voit : par modèles ou d'après nature interposés. Il aborde l'époque où il s'entraîne à exprimer sa perception visuelle directe ; celle-ci n'étant pas encore exacerbée par la couleur. Il dit vouloir s'ancrer dans la vie simple des pauvres gens qui l'entourent, et ajoute sibyllin : « honni soit qui mal y pense » !

De fait, toute la relation triangulaire autour de Vincent Van Gogh devient, une fois encore, tendue, au point que celui-ci s'est senti injurié par Monsieur Tersteeg alors que ce dernier, « de caractère âpre et peu amène » - ce qui, en clair, veut dire rigoriste -, vient de rencontrer Théo à Paris. Extraits : « Je suis convaincu que tu n'es pas un artiste. » Ou « prendre moins de modèles, en considération des frais. » On en est donc arrivés au nœud du problème ! Et sachant cela, l'on est frappés de l'intensité des propos échangés avec Monsieur Tersteeg : « tes dessins sont en quelque sorte des

Un essai romancé

piqûre d'opium que tu t'administres toi-même, afin d'étourdir la douleur de te savoir incapable de faire des aquarelles (sic !). » Même sans y voir une allusion à une autre perversité supposée de l'artiste, cette sentence démontre a minima toute l'impatience du marchand d'art attendant de pouvoir disposer de produits à commercialiser ; et craignant au final que Vincent ne soit pas capable d'affronter l'arrachement de la création. Ce à quoi Vincent répond qu'il préfère attendre d'être mûr pour produire des œuvres de qualité qui lui ressemblent, voulant en cela trouver l'Art vrai, et non pas seulement flatter le public. En outre, l'ayant pratiqué lui-même, il connaît parfaitement les tenants et aboutissants du commerce de l'art : tout cela en anglais, pour tenter de contourner la présence de Christine dans l'atelier ! Doit-on rappeler que cet entretien se passe quasiment dans le cercle familial ? Vincent s'en tirera avec la vente d'un deuxième dessin pour dix florins, la commande d'une douzaine de vues de La Haye par son autre oncle d'Amsterdam, le dénommé Cornelius ; et pour quelque temps, de meilleurs plats cuisinés par Christine.

Ce qui fait qu'on en vient à cette situation quasiment paradoxale où, malgré l'hostilité déclarée de l'entourage de Vincent vis-à-vis de sa vie de bohème, ceux-ci consentent et de manière manifestement concertée (ce que Vincent appelle un effet « miraculeux ») à étayer sa démarche d'affrontement des affres de sa création. Une manière de tordre le cou à la mythologie en partie fantasmée, et qu'il aura lui-même contribué à établir par son discours récurrent, d'un artiste constamment persécuté ? Il faut bien voir que se plaindre de la dureté intrinsèque de l'activité de création est un leitmotiv de la vie d'artiste, lequel n'est pas sans fondement : incompréhensions perçues, difficultés matérielles à exister durant la période de maturation, qui souvent

Un essai romancé

est longue et douloureuse ; et surtout, pression psychologique imposée autant de l'intérieur (le désir impérieux d'y parvenir – ou, exprimé en des termes plus actuels : devoir se presser le citron pour obtenir un résultat tangible ; résultat d'ailleurs hypothétique, avant même de pouvoir se concrétiser) que par le milieu extérieur (persistance des préjugés et du « qu'en-dira-t-on ? »). Ce que Vincent aborde à sa manière en rappelant à son frère ces mots intenses de Millet, peintre qu'il admire : « L'art, c'est un combat – dans l'art, il faut y mettre sa peau. Il s'agit de travailler comme plusieurs nègres ; j'aimerais mieux ne rien dire que de m'exprimer faiblement. » Ceci est un fait établi ; n'y revenons pas.

Tandis qu'à peine les premiers jours de printemps commencent à poindre, Vincent se prend à décrire combien peindre est un acte à forte répercussion physique, en plus d'être un casse-tête pour l'esprit. C'est qu'il est ressorti exercer son art à l'extérieur. Bien qu'il n'apprécie guère de travailler sur commande, il honore celle de l'oncle Cornelius en utilisant le truc du dessin facile ; ce qui lui vaudra une seconde commande de six dessins supplémentaires. Mais il ne comprend pas, devant l'âpreté de la vie qu'il mène, qu'on lui reproche d'accepter de l'argent de la part de Théo, au moment même où, comme nous venons de le voir, tout se passe comme si sa famille, subrepticement, commençait à investir sur son désir de peindre. Non content de paraître contradictoire, il développe longuement l'argumentaire de sa nouvelle lubie : convaincre son frère Théo de se faire peintre lui aussi ! Sans aucune forme d'appréhension, il prétend, par exemple, qu'il n'y perdrait rien au change, économiquement parlant : négligeant le fait que ce dernier partirait de rien, alors que lui-même n'est toujours pas solvable dans son quotidien à l'issue de sept

Un essai romancé

longues années d'apprentissage du dessin ! Comment arrive-t-il ne serait-ce qu'à concilier les deux approches dans son esprit ? Son crédo s'appuie sur sa reconnaissance envers Théo de l'avoir en son temps incité à franchir le pas, dans une période où Vincent n'arrivait pas à conceptualiser cette idée : devenir peintre. Mais est-ce suffisant pour la rendre réaliste ? Tout s'apprend, lui dit-il, et cet exercice apporte à celui qui le pratique une jeunesse éternelle (celle de l'esprit), tandis que la jeunesse du corps passe. Seul moyen selon lui de développer sa vigueur intellectuelle.

Puis il commence à concevoir le troc comme un moyen de paiement, n'excluant pas de rembourser Théo en dessins et en toiles - pratique que, au bout du compte, ils mettront effectivement en œuvre, peu ou prou, puisqu'il semble bien que ce soit Théo qui ait collecté la majeure partie de la production picturale de son frère Vincent, dans les derniers temps de son élaboration tout au moins -. En attendant, Vincent reçoit de son jeune frère un paquet de feuilles de papier Ingres ainsi qu'un nouvel échantillonnage de gravures. Tout en s'évertuant à ne pas vouloir se mettre à peindre si jamais on lui en parle en termes d'obligation ! « Il y a deux façons de considérer le problème de la peinture : comment ne pas la faire et comment la faire ; comment la faire avec beaucoup de dessin et peu de couleurs ; comment ne pas la faire avec beaucoup de couleurs et peu de dessin. »

Par le cours même des réponses qu'il formule à l'intention de Théo, il est sensible que celui-ci lui reproche de trop dépenser. Ne serait-ce que dans le sens de l'avertir qu'il ne pourrait pas lui octroyer plus d'argent ? N'oublions pas que Vincent a contracté depuis son arrivée à La Haye des dettes auprès de Mauve et de Monsieur Tersteeg, qu'il tarde alors à rembourser... Sur un premier dessin de nu envoyé à Théo (en guise de

Un essai romancé

dédommagement ?) où figure Christine, on remarque que si le sujet est bien posé (*The Great Lady*, en référence à un poème qu'il attribue de mémoire à Tom Hood) – Vincent s'applique à y travailler la construction par de grandes lignes de force –, le rendu final reste synthétique et maladroit, au point que la main droite figure six doigts. Surtout, ce dessin lui permet de réaffirmer la nécessité pour un artiste de travailler quotidiennement d'après modèles – et pour cause ! mais point qu'il n'a pas encore eu le loisir d'aborder frontalement avec Théo – si l'on veut se donner les moyens de progresser. Et il n'est pas encore assez expérimenté pour travailler de mémoire, ajoute-t-il. Puis, en guise de réplique, très certainement, à des reproches d'une autre nature, tout en reconnaissant qu'il existe bien un rapport insondable entre l'homme et l'œuvre, il prétend qu'il est malaisé d'en déduire sa portée véritable et que, de fait, cet élément n'est pas déterminant pour définir la qualité intrinsèque d'une œuvre. Mais quel rapport avec le fait qu'il évoque dans le même élan que sa mère est tombée malade ? Pour y répondre, Vincent, comme à son habitude, va utiliser des voies détournées...

S'il a dessiné *Sorrow* (autre portrait qu'il doit à Christine), c'est bien, dit-il, qu'il compatit à la douleur humaine. Mais la mésentente familiale est devenue chronique au point qu'il en tire la conclusion que chacun doit souffrir de son côté. Lui-même est devenu un étranger ; il en prend son parti. Il constate qu'il ne peut plus côtoyer ses parents sans que chacun se fasse involontairement du tort et exhorte à ce que tous trouvent séparément du réconfort dans leurs activités. Du point de vue plastique, *The Great Lady* et *Sorrow*, dans leur version de mars 1882, peuvent apparaître telle une régression, dans l'approche réaliste du dessin de Van Gogh ; mais témoignent en cela de sa

Un essai romancé

recherche en mouvement, de son souci permanent de renouveler son regard et d'y apporter son tempérament. Soit : ils contribuent fortement à sa progression du moment. Dans la version finale de *Sorrow*, notamment, on retrouvera presque l'esprit d'un Egon Schiele – peintre qu'il ne peut pas connaître, puisqu'il naîtra l'année même de sa mort ! – et du graphisme de l'Art nouveau avant la lettre, la construction solide en plus. Mais autre fait navrant qu'il déplore : à ce moment particulier de leur relation, Mauve, exténué par la maladie, semble avoir fini par rejoindre le camp haineux de Tersteeg. Que cache en réalité cet aspect de sa vie sociale, qui devient dès lors son point de préoccupation principal ?

Lors d'une lettre suivante, datée de début mai 1882, Vincent revient sur cette distance qui s'est instaurée avec Mauve : finalement, beaucoup plus rapidement que ce que ses courriers précédents pouvaient laisser présager. Quinze jours seulement après son arrivée à La Haye ! Et surtout, par un revirement qui n'exprime pas ses raisons. Certes, Mauve est tombé malade et avait une grande toile à terminer – admirable, aux dires de Vincent -. Mais ce que Vincent apprend désormais est que Monsieur Tersteeg et Mauve sont directement intervenus auprès de Théo pour tenter de le convaincre de cesser ses versements : d'où les retards de ce dernier et ses atermoiements. En se récriminant auprès de lui de la sorte, Vincent n'avoue cependant toujours pas qu'il suppose fortement que la raison en est la présence d'une famille de prostituées à ses côtés, laissant probablement à Théo le soin d'aborder lui-même le sujet... ? Nouveau terrain de discorde en perspective, trois mois seulement après son arrivée : « Ah ! Théo, je suis affligé de défauts, de

Un essai romancé

misères et de passions, mais autant que je sache, je n'ai jamais essayé de réduire quelqu'un à la misère ou de le brouiller avec ses amis. Il m'est arrivé de me battre contre quelqu'un en paroles, mais vois-tu, à mon avis, un honnête homme ne peut prétexter une divergence d'opinions pour étouffer son semblable ; en tout cas, selon moi, ce n'est pas un procédé loyal. »

Ambivalence donc, puisque les soucis financiers de Vincent s'apaisent pour un temps, tandis que ses dessins continuent de prendre en force, vigueur et en épaisseur. Mais Vincent y perd à nouveau le soutien d'un ami qu'il apprécie pourtant beaucoup, et commence à percevoir que son caractère et sa personnalité y sont aussi pour quelque chose. Alors, prudent, il tente de se justifier et prend son frère à témoin : n'est-il pas né artiste, plutôt que fait pour le commerce de l'art ou la profession de pasteur ? Désormais, son domaine, c'est la rue et les ouvriers, le vent et la pluie, les labeurs quotidiens qu'impose le dessin, qui certes est une sale besogne mais qui le rend heureux. Et de fait, il se doit de faire corps avec cet univers. « Est-ce que je suis sans façon, est-ce que je suis grossier et dénué de délicatesse ? Ecoute, à mon sens, la véritable politesse est basée sur la bienveillance envers tout le monde, sur le besoin de l'homme qui a du cœur au ventre de sentir qu'il existe pour les autres et de servir à quelque chose, enfin, sur le besoin universel de vivre en société, non dans la solitude. Moi aussi, je fais de mon mieux, je ne dessine pas pour ennuyer les gens mais pour les amuser, pour attirer leur attention sur ce qui en vaut la peine et qu'on ne voit pas toujours. » Bref, tout un plaidoyer pour la condition moderne de l'artiste.

Début mai 1882, Théo se range aux arguties de Vincent et lui explique la situation telle qu'il la perçoit, de son point de vue. Vincent lui ayant avoué que Monsieur Tersteeg ne l'a jamais

Un essai romancé

réellement soutenu et même plutôt rabroué dès qu'il le pouvait, lui interdisant quasiment de revenir s'installer à La Haye, il en conclue que le différent date de sa défection de Montmartre. Nonobstant, ne ferait-il pas en cela que rester dans la logique de l'intérêt particulier de la Maison Goupil dont il est l'employé ? Certes, il y a la manière... Il proteste donc à nouveau de sa bonne foi, en indiquant qu'il n'a pas démissionné de son propre chef lorsque lui était à Paris, mais qu'on l'a plutôt contraint à le faire. Théo le rassure et l'enjoint de reprendre calmement son travail, sans se torturer l'esprit outre mesure. Vincent lui explique alors que dans ses dessins de figures tel *Sorrow*, autant que dans ceux puisés dans la nature (il vient d'aborder une série de *Racines*), il tente d'inclure le même sentiment de lutte pour la vie. Pour cette raison, il ne néglige pas de préférer travailler avec des crayons de charpentier (plus proches de ceux de Michel-Ange ou d'Albrecht Dürer, suppose-t-il), plutôt qu'avec la déclinaison élégante des B, BB, BBB, etc. que propose à prix d'or le nouveau fabriquant Faber. Tous les petits trucs de bricolo sont bons à prendre (du fusain trempé dans l'huile pour en fixer les particules sur le papier à la mine de plomb éteinte dans un bain de lait) pour obtenir les effets bruts souhaités.

Puis Vincent revient sur la question de l'amour, qu'il confesse vouloir traiter honnêtement. Pour l'assurer que Kate reste son véritable amour qu'il perpétue comme il le peut par le souvenir, puisqu'elle ne l'a pas voulu autrement. Et sans jamais nommer Christine, il avoue lui avoir trouvé un substitut qui comprend ses besoins et, qui plus est, pose pour lui. S'il persiste le dessin dans la manière qu'il s'est choisie, il admet que c'est un pari qui ne tient pas compte de la façon dont ses productions peuvent être perçues par le marché (« invendable » ou « disgracieux »). Sur ces

Un essai romancé

entrefaites, son atelier subit la tempête et en sera fortement endommagé. Il ambitionne donc de déménager dans la maison d'à-côté, plus vaste et plus salubre. Et prétend même espérer qu'à cette occasion ses parents pourraient venir le visiter !

Puis Vincent propose à Théo de lui fournir quelques-uns de ses dessins pour qu'il tente de les vendre lui aussi de son côté. Des dessins en dépôt, en quelque sorte ; mais aussi, pour son bénéfice propre. Car il commence à être sûr de trouver de la qualité au sein de la quantité : soit cinq dessins produits par jour en moyenne ; ce qui fait que, statistiquement parlant, il se dit certain de produire au moins un bon dessin par semaine. Et ce d'autant plus aisément qu'il sait désormais dessiner sur le vif. A La Haye, il n'est pas en capacité de trouver seul le bon public, ne serait-ce qu'en ne tenant compte que du caractère provincial et traditionnaliste de la population qui y habite. Dès lors, une rencontre fortuite avec Mauve va accélérer le mouvement : entérinant à son grand regret leur profond désaccord, Mauve allant jusqu'à employer le terme de « perfide » pour le qualifier. Et il ajoute lui en vouloir de se déclarer artiste dans l'âme : ce qui résonne étrangement, somme toute, avec les propos louangeurs que Vincent lui attribuait un trimestre auparavant... ! Ou serait-ce de la jalousie qui se mettrait à poindre, augmentée d'un dépit lié à sa maladie ? En tout cas, la fracture paraît irrévocable.

Alors Vincent se lâche : il sait que le reproche fondamental qu'on lui fait, sans pour autant le lui dire, est la nature de sa relation intime. Il se met à parler d'une femme enceinte abandonnée, dont il avoue l'activité de survie. Une femme errant de par les rues, qu'il a cherché à protéger du froid et de la faim. Elle lui est apparue de nature souffreteuse, l'enfant se présentant mal ; mais il lui a trouvé une maternité à Leyde qui aurait réussi à

Un essai romancé

repositionner l'enfant. Il lui a appris à poser et affirme lui devoir ses progrès et son enthousiasme. Du coup, elle s'est naturellement attachée à lui, telle une colombe apprivoisée. Ce qui, en l'occurrence, le distrait du manque des leçons de Mauve pour la couleur. De son point de vue et en accord avec sa façon d'être, il garde le sentiment qu'il a œuvré pour le bien. En fin de compte, ce qu'il leur demande à tous est juste un peu de pitié.

Par ce geste, Vincent se sent ancré dans la réalité et mesure que cela génère de l'incompréhension. Tandis qu'entre les deux tourtereaux, il y a au moins de la compréhension mutuelle, si ce n'est une véritable affection, malgré le caractère nerveux de Christine, héritage direct de ce qu'elle a dû endurer. Mais il le supporte volontiers. Elle, de son côté, ne rechigne jamais en rien. Il assure vouloir l'épouser dès qu'elle aura accouché en juin et espère qu'il continuera à avoir le soutien de son frère. Sachant que Kate l'a repoussé aussi parce qu'il était désargenté, il sait qu'il pourra vivre comme un simple ouvrier avec Christine, ce qu'il ambitionne de bon cœur : « Même si je parviens petit à petit à gagner assez d'argent pour vivre avec cette femme-ci, je n'en gagnerai tout de même pas assez pour tenir un rang, ce qui n'est pas ma vocation, car je n'ai pas envie d'en tenir un. Tu sais que je n'ambitionne que le strict nécessaire pour vivre, et que je me fiche de gagner d'avantage. Mais j'aimerais m'assurer ma semaine, comme un ouvrier ; je veux bander toutes mes forces et toute mon intelligence pour y arriver. Etant un ouvrier, ma place est dans la classe ouvrière ; je veux y vivre et m'y enraciner de plus en plus. »

Si nous passons un peu de temps à examiner le détail de cette période obscure de la vie de Vincent, c'est qu'elle présente un aspect primordial pour comprendre le fonctionnement de son être

Un essai romancé

immanent : pour lequel tout doit s'accommoder de sa perspective de peindre. Mais s'il est bien décidé à faire les sacrifices matériels nécessaires pour y parvenir, il ne renonce en rien à vivre ses vies émotionnelles, ni même sa vie sociale, et ce en pleine connaissance de cause, à cet instant particulier de sa trajectoire. Ce qu'il nous fallait prendre le temps de noter à sa juste mesure, compte tenu du fait que ce ne sera plus vraiment le cas lorsque son œuvre s'emballera, au point de lui faire perdre cette bride qu'il tente encore, en ce printemps 1882, de tenir fermement entre ses mains, pour quelque temps encore. Et de fait, lorsque son esprit semblera perdre les pédales, il sera important d'en mesurer les causes à la fois profondes autant que superficielles...

En 1882, Vincent aborde sa vingt-neuvième année : il peut donc paraître à ce moment-là légitime qu'il songe à se marier. Si ce n'était sa situation toujours très précaire. Examinons comment les choses se sont concrètement déroulées. Car comme le dessin, dit-il, la vie doit s'aborder d'instinct : avec vivacité et décision, argue Vincent. C'est le travail préalable – l'investissement réalisé en amont – qui permet à l'homme de s'attaquer énergiquement à toute situation, quelle qu'elle soit, comme quand il trace de grandes lignes sur le papier. Il nomme maintenant expressément Christine et la décrit comme une auxiliaire indispensable que la vie a piétinée – tandis qu'il attend toujours une réponse de son frère à sa longue lettre d'aveu -. Et il lui envoie par la même occasion un classeur rempli de dessins, sorte de monnaie d'échange, pourrait-on dire, sachant que Théo tient son pain quotidien entre les mains...

Un essai romancé

En réalité, par sa conduite insistante, Vincent met constamment Théo sous pression, de telle sorte qu'on peut se demander s'il ne cherche pas à exercer une emprise volontaire sur son âme un peu trop charitable ? De fait, la réponse à Théo pose des principes et aborde l'être humain dans sa dimension morale. Sachant que le père du premier enfant de Christine l'a abandonnée sous la pression sociale, tandis qu'il l'avait séduite très jeune, l'argumentaire de Vincent se résout à ceci : quelle qu'en soit la raison, ils forment un couple et il ne pourra se résoudre à l'abandonner lui aussi, même sous la contrainte de l'opinion. Car Théo lui rétorque qu'il n'a aucune obligation vis-à-vis de Christine... Vincent, lui, n'aspire qu'à une vie familiale honnête. Quoi qu'il en soit, dit-il, leur situation de concubinage est elle aussi mal vécue. Le marché est donc clairement le suivant : Vincent réclame 150 francs par mois pour pouvoir se monter en ménage et mieux se loger, en échange de dessins réguliers dont il ne peut cependant pas garantir qu'ils seront vendables. S'il refuse, Théo devra porter la responsabilité de l'avoir jeté une nouvelle fois à la rue. Ce qu'il résume magnifiquement – si l'on peut dire ! – dans la sentence : « Adieu, mon vieux. Mais réfléchis encore une fois à tête reposée avant de me frapper et de me couper la tête (en même temps que celles de Christine et de l'enfant). Je te le répète, si je dois perdre ma tête, soit – mais je préférerais tout de même la garder, car j'en ai besoin pour dessiner. »

A la lettre suivante, autre argumentation de défense de Théo : Vincent n'a pas pu aimer Kate comme il le prétend pour avoir opéré un revirement aussi prompt avec Christine. C'est pour s'en défendre que Vincent raconte l'épisode de la main placée au-dessus de la bougie, en guise de supplique pour obtenir un

Un essai romancé

rendez-vous, même bref. En réalité, le chantage – procédé auquel Vincent commence à nous habituer... - tournera court, car la flamme de la bougie sera immédiatement soufflée. Mais son cœur, dit-il, en est vidé de déception. Et il prétend n'avoir rencontré Christine qu'après être tombé malade de désespoir, à son arrivée à La Haye. On devine qu'à ce moment-là, la situation devient critique : car Théo vient de le soutenir après sa fuite d'Etten et l'entrevue malheureuse d'Amsterdam. Lui donnerait-on immédiatement après une raison sérieuse de le regretter ? Néanmoins, Vincent reçoit quand même 50 francs d'acompte sur ses 100 francs mensuels – à titre de comparaison, 100 francs, c'est déjà la somme (certes modique) qu'il touchait quand il travaillait chez Goupil, boulevard Montmartre !

Dans une autre lettre qui n'est en rien pathétique, mais au ton une nouvelle fois résolument décidé, Vincent annonce qu'il redoute le pire, maintenant que la crise s'est installée ; et qu'ils sont prêts avec Christine à en courir le risque. Mais lui verrait avec bonté et reconnaissance si tel n'était pas le cas ! Soit, dans ses derniers messages, un seul mot d'ordre : exprimer à quel point, malgré l'adversité, aucun autre choix moral ne se présente à lui que d'aller jusqu'au bout de sa logique. La première échéance étant d'attendre l'accouchement qui se profile de manière incertaine. Après, ils examineront quels types de dégâts se seront éventuellement faits jour. Cependant, sans réellement s'engager sur l'avenir, Théo continue de maintenir le fil en lui écrivant des lettres contenant des accents tendres. Vincent répond : « L'argent que tu m'as fait tenir m'a permis de continuer à dessiner ; en outre, ce qui est plus important, il a sauvé la vie de Christine et de l'enfant. Si tu considérais l'usage que j'en ai

Un essai romancé

fait comme un abus de confiance, je me sentirais coupable en un certain sens. Je me plais à croire que tu n'en jugeras pas ainsi. »

Et le miracle de Théo de continuer à s'accomplir ! Il apaise les rumeurs. Il fait valoir l'humanité du geste, à tel point que leurs père et mère écrivent à Vincent une lettre pleine d'amabilité. Ce dernier reçoit la visite impromptue de van Rappard, ce qui le remplit d'aise. Les dessins qu'il poursuit pour son oncle Cornelius d'Amsterdam et dont, s'ils plaisent, il escompte quelque argent, lui permettent d'approfondir l'étude de la perspective. Mais il devient fiévreux et ne cache pas qu'il couve quelque chose... Le dessin, pense-t-il, va l'aider à passer le cap d'une aventure qu'il n'a pas recherchée, mais qu'il a simplement trouvée sur son chemin, sans jamais regretter de s'y être engagé. Théo n'est cependant pas venu le voir à La Haye, malgré les invitations pressantes de ces dernières semaines ; et ne lui répond pas non plus sur la réception - ou non ? - de son carton rempli de dessins. De toute évidence, Théo tempore : est-ce par hasard si l'oncle Cent se déplace à ce moment précis à Paris ? Et tout le monde d'être suspendu à la naissance prochaine : événement non désiré, autant qu'inévitable... !

Avec van Rappard, Vincent échange un dessin (*Sècherie de limandes* étant le dernier sujet auquel il s'est attaqué) et des gravures dont il est aussi amateur : Dürer, Holbein, Du Maurier – excusez du peu : même Vincent n'en possède pas ! -, contre un peu d'argent, car c'est la disette la plus sombre et Théo est toujours inscrit aux abonnés absents. Souvent, ils ne mangent que du pain de seigle durci avec un peu d'eau. Dans ces conditions extrêmes, il admet des accès de colère lors de séances de pose, lorsqu'il n'arrive pas à capter l'expression qu'il tente de fixer ; mais Christine sait toujours admirablement

Un essai romancé

comment le calmer et le rasséréner. Il sort dès quatre heures du matin pour dessiner : pour la lumière neutre inondant les édifices et mettant en valeur les grandes lignes des rues désertées, qui en journée grouillent de monde. Van Rappard lui a fourni valablement des conseils qui lui permettent de terminer rapidement la commande supplémentaire de l'oncle Cornelius : ses dessins vivent, ne semblent plus inachevés. A nouveau, ils s'écrivent mutuellement pour évoquer des analogies plastiques entre dessinateurs et grands romanciers. Il perçoit la poésie du pittoresque des grands chantiers urbains à la Haussmann au milieu desquels Christine a le bon ton d'aller poser, s'il lui prend de vouloir meubler d'une figure une scène un peu trop désolée. De fait, il réaffirme qu'il ne peut plus se séparer de cette femme, certes fanée, car pour lui, elle tire sa beauté de ses meurtrissures. Il réitère d'ailleurs son invitation à accueillir Théo dans son atelier, restée vaine depuis plusieurs mois.

A l'extrême limite de la convenance, voire même légèrement au-delà, Théo lui écrit enfin ! L'échéance du loyer étant passée d'un jour et avec déjà un mois de retard, Vincent et Christine risquaient l'expulsion. Et il lui annonce une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne nouvelle : répartir son solde mensuel en trois versements, pour lui faciliter leur gestion du quotidien, en prévision de l'événement attendu. La mauvaise : la famille (son père en tête) commence clairement à évoquer la possibilité d'une action en vue d'une mise sous curatelle de Vincent, prétextant que Christine (dont ils connaissent désormais l'existence – ce qui a pu générer une réaction excessive) se servirait de lui pour accaparer à son profit une partie de la solde qu'il reçoit. Où l'on apprend par la même occasion que son père, pasteur de son état, a déjà, par le passé, tenté de faire interner Vincent dans l'asile

Un essai romancé

d'aliénés de Ghed, en Belgique ! Se révèle à nouveau le désaccord fondamental qui règne avec son père qui n'attend, selon Vincent, qu'une seule chose : qu'on se soumette à son autorité. Si, pour sa part, il s'y soumettait, Vincent sait qu'immédiatement il ne pourrait plus dessiner, son père n'y entendant rien à l'art.

Ce qui amène Vincent, bien évidemment, à protester de la recevabilité d'une telle démarche le concernant. Mais aussi, de manière plus surprenante, à évoquer de nouveau sa collection de gravures, qui se monte désormais à plus de mille exemplaires – en fait, il s'agit pour la plupart de reproductions photographiques dont la maison Goupil s'était faite l'apanage et qui, de fait, lui ont été fournies principalement par Théo -. Vincent en conclut que cette collection appartient en propre à son frère et que lui, Vincent, qui n'en est que le dépositaire, n'en posséderait en quelque sorte que l'usufruit. Finalement, sans le dire expressément, Vincent évoque une possible monnaie d'échange s'il devait subitement dédommager Théo – ou quelque autre membre de la famille qui serait caché derrière cette supposée générosité ? - de ses efforts financiers... Quoi qu'il en soit, la situation reste tangente. Tandis que l'événement tant attendu tarde toujours à se préciser.

Encore une fois, Vincent s'est de lui-même placé devant une telle situation qu'il se voit contraint d'utiliser la technique du balancier. Après l'offre d'échange de dessins ou de gravures, il menace : il connaît, pour les avoir étudiés de près, les textes de loi et mesure parfaitement où se situent ses droits. S'il était attaqué, il se défendrait dans cette sombre affaire familiale. En l'occurrence, les ennemis déclarés sont possiblement son oncle Cent, sorte de patriarche fortuné, et surtout son père. Cet oncle qui, à sa mort

Un essai romancé

sans héritier direct, en juin 1888, ne lèguera rien à Vincent, répartissant sa fortune entre ses autres neveux et nièces. Mais un doute reste permis. D'une part, dès le début de l'année 1888, Van Gogh s'est déjà expatrié à Arles, dans cette fuite permanente de lui-même. Pas le meilleur moyen pour entrevoir de fructueux projets d'avenir, même lorsqu'on pense à ses avoirs... Mais ce détail ne nous dit pas depuis combien de temps le testament de l'oncle Cent était préparé ? Car en l'espèce, une autre hypothèse se fait jour, qui collerait très bien avec le cadre du roman : malgré le caractère indomptable de Vincent (ou bien, au contraire, à cause même de ce fichu caractère), l'oncle Cent, véritable maître de la famille, aurait bel et bien accédé à la demande de Vincent de financer ses créations, dans la perspective de les intégrer pour le futur dans son champ d'activité commerciale. Cela ne risquait rien de tenter le coup, malgré tout ? Mais alors, seulement par le truchement d'une personne interposée... En l'occurrence Théo, lequel, en quelque sorte, travaille lui-aussi dans la perspective de faire fructifier les affaires familiales, noyées au sein de la maison Goupil... Histoire de ne pas afficher ouvertement le risque engagé ?

En d'autres termes : Vincent, durant sa vie, aurait déjà reçu sa part d'héritage. Et seule sa mort prématurée aurait permis de faire fructifier son œuvre auprès de ses ayants-droits, sans préméditation excessive. Si tel était le cas : coup commercial de génie ! Mais qui alors ne peut exister qu'à une seule condition appréciable, devenant l'inconnue irréductible de l'équation de départ : Vincent peut-il s'ériger en un génie de l'Art ? Sur cet aspect, l'histoire aurait répondu magistralement, non sans une certaine dose d'ironie !

Un essai romancé

Pour l'heure, Vincent s'en remet à la sagesse et la raison. Et de décrire Christine à l'intention de Théo : son visage aux traits simples et grêlé de variole, son esprit d'indépendance farouche, mais réaliste, sa volonté d'apprendre et de bien faire. Sa voix est désagréable (elle a eu à faire face à une maladie de gorge) et elle profère à la cantonade le langage peu châtié des rues ; mais elle a bon fond. Aussi réclame-t-il pour eux l'absence de contrariétés, pour que puisse s'exprimer sa tendresse pour elle et pour ses enfants - car pour la première fois le pluriel est ici employé -. Ceci avec la bénédiction des 150 francs mensuels de Théo... En conséquence de quoi, afin d'éviter tout drame, il demande une nouvelle fois à Théo d'intercéder en sa faveur, pour calmer les humeurs de ses parents.

Comme au théâtre, il y a les entrants et les sortants. Revoilà donc Anton van Rappard qui, ayant changé d'état d'esprit, revient avec de bons sentiments. Il est devenu enthousiaste des dessins de Vincent et semble deviner la trajectoire que ce dernier est en train de prendre : conception, sentiment, vigueur. De son côté, Vincent exprime que de grands bouleversements semblent se mettre en place en lui : il n'aspire plus à seulement dessiner ce qu'il voit, mais plutôt ce qu'il sent. Son tracé devient plus hardi et brutal, tout en continuant à observer le plus finement possible. Caractéristique essentielle de son évolution, semble-t-il : car en cela réside, je le crois volontiers, l'un des succès de la peinture en devenir de Vincent Van Gogh, qui développe à la fois le plus haut degré de sensibilité, tout en restant en prise direct avec le réel.

Cependant, la commande envoyée à l'oncle Cornélius ne semble pas déclencher le même enthousiasme : payée au prix plancher

Un essai romancé

avec pour seul commentaire « Est-ce que Vincent s'imagine que ces dessins ont la moindre valeur commerciale... ? » Or ce sont les mêmes dessins que van Rappart ovationne. Cependant, Vincent confie à Théo qu'en l'espèce il n'attend aucun secours de la famille, étant notamment en froid depuis plusieurs années avec cet oncle dont il est l'homonyme. Et que Christine, ne connaissant rien de la famille, n'aurait pas la mesquinerie de vouloir en tirer un quelconque avantage. Ainsi, si Vincent s'est lâché en tentant d'inclure dans ses dessins sa propre manière de percevoir les choses, il est dès lors possible d'envisager quelle sorte de dialogue de sourd pourrait surgir de cette tentative d'avant-garde, ajouté à une certaine pollution de l'objectivité entretenue par les mauvaises passes de la relation familiale.

La lettre suivante est postée de l'Hôpital. Et ce n'est pas Christine, mais bien Vincent qui est ici concerné. Celui-ci ne se sentait pas bien depuis plusieurs semaines, sans en identifier le pourquoi. Il y a certes du surmenage accumulé tout au long de cette période critique. Mais fiévreux et insomniaque, Vincent éprouvait aussi des difficultés pour uriner. On pense d'abord à une blennorragie, c'est-à-dire à une chaude-pisse bactérienne. Ce qui lui vaut une immobilité absolue et de la quinine en guise de traitement. Mais quoi qu'il en soit, Vincent admet être vidé et que le repos forcé ne peut lui faire que du bien.

Pendant ce laps de temps, sous la pression des arguments de Vincent, Théo a réussi à calmer les ardeurs de ses parents. D'où un nouveau revirement : Vincent reçoit de leur part un paquet de vêtements, de l'argent et même des cigares ! Si Vincent explique qu'il n'a rien de grave, de par sa fréquentation de Christine, Vincent a en réalité contracté la syphilis, ce dont il n'est pas encore informé. Or cette maladie vénérienne se développe

Un essai romancé

lentement, presque sournoisement. Ses symptômes initiaux peuvent effectivement n'être pas si ravageurs que cela : peu visibles à part un chancre parfois bénin ; mais en cette fin de XIX^e siècle, ne pouvant être éradiquée au sein de l'organisme qu'elle a infecté, elle va bientôt participer à la longue dynamique de la descente aux enfers de Vincent, puisqu'elle peut contribuer aux hallucinations en provoquant des troubles neurologiques, cérébraux autant que nerveux, et ce d'autant plus facilement sur un sujet déjà sensible. Entraînant de fait des périodes fastueuses d'euphorie et de régimes démultipliés de vaches maigres... Et rappelons aussi que cette maladie fait partie des fléaux du XIX^e siècle, à tel point que lorsque son frère Théodorus, homme bien sous tous rapports, décèdera à son tour à peine six mois après son illustre aîné, ce sera de folie dans un sombre hôpital à Utrecht, des suites, entre autres, de la même syphilis !

C'est à ce moment précis que Christine, qui l'a assisté aussi longtemps que possible, part accoucher. Vincent, hagard et épuisé, se sent terriblement impuissant, étant si faible qu'il ne peut même pas envisager de dessiner. Son hospitalisation traîne en longueur, sans précision émanant des médecins... Mise à part une visite éclair de son père durant laquelle aucun des deux n'aura su quelle parole proférer (au point que cette visite lui paraîtra irréaliste : mais l'aura-t-elle vraiment été ? Aucun commentaire ultérieur ne permet de l'affirmer), il ressent la solitude et la mélancolie de sa vie désœuvrée. De fait, on imagine le soulagement qu'aura été pour Vincent un retour, même provisoire, à l'atelier, sous la lumière si claire de juillet, entouré du relief des grands espaces. Sentiment de libération, malgré la perspective de visites régulières de contrôle, voire plus. Car sa sortie, il l'a âprement quémandée, puis acquise au vu des

Un essai romancé

circonstances : Christine n'accouchant toujours pas, elle redevient en effet très faible. Comme Jean-Jacques Rousseau avant lui, il est soigné avec des sondes pour retrouver l'usage de son urètre, traitement qu'il juge douloureux mais qu'il aura tôt fait d'oublier, une fois les choses revenues à la normale. Il a toujours en vue son nouvel atelier, ce nouveau logement s'entendant pour une petite famille.

Lorsque Christine est délivrée au cours d'un accouchement long et difficile, dit-il, ayant monopolisé cinq professeurs et auquel il n'a heureusement pas eu à assister, il se sent autant soulagé qu'elle. Sa grande surprise est de découvrir le petit garçon qui a l'air étonnement philosophe, malgré la très grande difficulté de sa venue au monde. Ici, un diagnostic quasi médical s'impose : « Voilà, tu sais tout, (il s'adresse à son frère). Si tu ne m'étais pas venu en aide, Christine ne serait probablement plus de ce monde aujourd'hui. Encore quelque chose : j'avais recommandé à Christine de prier le professeur de l'examiner à fond, parce qu'elle souffrait souvent d'un malaise qu'on appelle pertes blanches. Il l'a auscultée et lui a prescrit de quoi se rétablir complètement. Il a prétendu qu'elle était en bonne voie pour passer l'arme à gauche (sic !), surtout quand elle a été atteinte à la gorge, après sa dernière fausse couche, puis cet hiver ; elle est extrêmement affaiblie par des années et des années d'une vie de soucis et d'agitation ; son état pourra s'améliorer, sauf accidents, par le repos, des fortifiants et le grand air, à condition de ne plus effectuer de travaux durs et de renoncer à mener l'existence d'autrefois. » Et Vincent de conclure : « Frère, grâce à toi, j'ai pleuré de bonheur aujourd'hui. »

De retour au foyer, le couple emménage dans la maison spacieuse. Heureusement qu'on est en juillet, ce qui leur facilite

Un essai romancé

les choses. Vincent y reprend alors le dessin et l'aquarelle, avec un sentiment de bien-être et de soulagement. Or Vincent note étrangement, mais cependant avec une certaine satisfaction, que sa sensibilité, annihilée par l'hospitalisation, lui revient peu à peu et qu'il peut projeter désormais toute son impulsion créatrice dans une seule impression. Telles ces barques de pêcheurs : « D'énormes carcasses gisant dans le sable chaud et, très loin, la mer voilée par un brouillard bleuâtre ou de la poussière, car c'était une journée ensoleillée et je travaillais face à la lumière, au lieu de lui tourner le dos, de sorte que quelques petites ombres portées et la vibration de l'air chaud au-dessus du sable doivent faire sentir la présence du soleil. » De fait, à l'issue de cette parenthèse médicale forcée, une nouvelle vigueur se fit-elle ressentir ; mais surtout, tout porte à croire que cette double épreuve a ouvert au grand jour sa sensibilité enfouie (en tout cas, c'est ainsi que les mots de Vincent nous le suggèrent...). Phénomène qu'on pourrait comparer à une sorte d'exsudation des principes profondément gravés vers la superficie ?

Au fond, Vincent reste persuadé que Théo est un artiste. Il le démontre par les beaux passages de ces lettres. S'il ne l'est avec les traits et les couleurs, il l'est certainement avec les mots. Mais leur sujet de conversation du moment reste leur parents. Que faire, se demande Vincent, quand un tel fossé le sépare d'une mentalité qui ne cherche pas à comprendre ses aspirations ? Comment pourrait-il ne serait-ce que simplement leur expliquer la présence de Christine ? Aussi nourrit-il le projet un peu fou – mais en réalité, totalement à sa mesure – de faire venir son père à ses frais à La Hayes, afin qu'il découvre de ses propres yeux la fertilité de sa nouvelle vie, sur le plan artistique comme sur le plan sentimental. C'est en tout cas le plan qu'il a échafaudé pour

Un essai romancé

tenter de leur arracher leur consentement à ce mariage. Le désespoir de l'échec de Kate le hante toujours alors qu'il assure avoir pensé à se suicider, sans en avoir eu la force. S'il s'est intéressé à Christine au point de vouloir la sauver, c'était par un effet miroir, pour tenter de se sauver lui-même. Ensuite, c'est le réel qui a transformé ce besoin en amour. Pourra-t-il un jour partager ce genre de sentiment avec son père ? C'est en cela qu'il repense à ses parents : qu'ils voient et apprécient la bonne influence d'une femme à ses côtés et d'une activité de dessin maîtrisée. Bien que mettre en œuvre son plan soit une action à la fois risquée et pleine d'illusion.

Mais surtout, il en vient à la conclusion que Kate, ou Kee Vos (effectivement, se retrouve ici le diminutif précédemment cité), était une illusion qui n'aurait pu lui convenir, car la femme concrète dont il a besoin est une femme du peuple, contrairement à ce qui conviendrait à Théo, il en est persuadé... Bien qu'au bout d'un mois de traitement Vincent ne soit toujours pas guéri, l'endroit où il s'est installé respire la joie et la sérénité. Morceaux choisis : « Quand tu viendras me voir, tu ne me trouveras ni abattu ni mélancolique ; tu pénétreras dans un intérieur dont tu pourras t'accommoder, je crois, du moins qui ne te déplaira pas. Un atelier de débutant et un ménage encore jeune en pleine activité. C'est un atelier ni mystérieux ni mystique, car il est enraciné dans le cœur de la vie. C'est un atelier où il y a un berceau et une chaise d'enfant. Un atelier où il n'y a point de stagnation, mais où tout pousse, incite et stimule au travail. »

Fragment auquel il faut immédiatement faire correspondre la citation s'étalant au bas de la même lettre : « Je n'aime pas beaucoup la compagnie des autres, il m'est souvent pénible et insupportable de les fréquenter ou de bavarder avec eux. Mais

Un essai romancé

connais-tu l'origine de tout cela, du moins en grande partie ? Tout simplement ma nervosité ; je suis extrêmement sensible, autant au physique qu'au moral, et cela date de mes années noires. Demande donc au médecin – il comprendra tout de suite de quoi il s'agit – s'il pourrait en être autrement, si les nuits passées dans les rues froides, à la belle étoile, si la peur de ne pas avoir à manger un morceau de pain, si la tension incessante résultant du fait que je n'avais pas de situation, si tous mes ennuis avec les amis et la famille ne sont pas pour les trois quarts à l'origine de certains traits de mon caractère, de mes sautes d'humeur et de mes périodes de dépression. » Au moins, cette courte période de bonheur lui aura arraché un constat hallucinant de lucidité !

Vincent vit de fait un moment de quiétude : un atelier contigu à un espace familiale ! Le tout accueilli comme une délivrance dans laquelle il peut projeter toute son aspiration à la sérénité. Il a tout préparé, y compris le berceau, qu'il a précautionneusement entouré de gravures, comme s'il s'agissait de son propre fils ! Et à côté, près de la fenêtre, un fauteuil en osier, pour que Christine, enfin, se repose. Vincent exprime le sentiment d'avoir comblé non pas un, mais deux vides, qui au fond le minaient : l'absence d'une femme et celle d'une famille ! « On est sûr de périr seul, on ne se sauve qu'ensemble : je crois la sentence vraie, et je base mon existence dessus. Est-ce une erreur, une faute de calcul ? » Ou encore : « Est-ce vivre qu'être seul ? »

Tout cela donne un relief inespéré à sa vie : mais qu'il est heureux de s'être volontairement placé devant le fait accompli ! Or il n'envisage pas un seul instant que ses parents ni son frère Théo ne puissent être attendris devant un tel spectacle... Mais il doit encore patienter. Indice sur l'état de santé de Christine : celle-ci devra attendre plus d'un mois avant de pouvoir rejoindre le

Un essai romancé

nouveau foyer qu'elle ne connaît pas encore. Dans cette perspective, Vincent a offert de nouvelles chaussures à la fille de Christine, en prévision de leurs prochaines retrouvailles. Mais Christine devient resplendissante et la maternité l'a transformée. Vincent sait désormais de quel mal il souffre et comment il l'a contracté. C'est le médecin de Christine qui leur a tout expliqué, en leur promettant qu'une vie saine et familiale est le meilleur atout qu'ils puissent espérer ! De son côté, Christine, quoiqu'encore affaiblie, est en même temps tout excitée. Aussi, Vincent dit vivre de l'intérieur la sentence de Michelet : « La femme, c'est une religion. » Ce qui fait qu'il se plaît à croire que ce qu'elle a vécu a ajouté quelque chose de particulier à son être : autant à son charme qu'à son esprit. Il est reconnaissant au professeur qui a pris le temps de la soigner et de l'éduquer comme s'il s'était agi de sa propre fille. Deux convalescents de la vie qui se retrouvent, en somme : Vincent n'étant pas non plus entièrement remis, loin s'en faut, de ses deux mois de fièvre, manquant encore de repère et d'énergie.

On en est déjà à la fin juillet et Vincent tue le temps en retrouvant de bon matin les dunes de la mer du Nord, pour tenter de se remettre à dessiner ; mais mis à part l'aquarelle, il ne s'est pas encore réellement confronté à l'exercice de la peinture. Cependant, comme il lui tarde d'aborder cette nouvelle aventure ! Il ne peut encore songer à entreprendre de nouvelles études de nus ; mais l'avenir nous apprendra bientôt que, sur ce point particulier, c'est bien la perte de ce bonheur de proximité qui jettera Vincent sur les pavés, à peindre préférentiellement des paysages qui de tous temps ont été les seuls modèles directement accessibles au commun des mortels... Tenu très certainement habilement au courant par Théo, leurs parents

Un essai romancé

envoient une nouvelle lettre au ton aimable ; et même un peu d'argent afin de contribuer, sans le dire, à la nouvelle vie de Vincent. A l'occasion d'une exposition d'art français à La Haye, celui-ci découvre toute la profondeur de la peinture de Courbet. Et revoit avec envie toute une panoplie de tableaux qui le ravissent : des Corot, Daubigny, Doré, Breton, Dupré. Cela fait bien longtemps qu'il sait qu'il s'est enfin trouvé une famille !

Cependant, à peine installés, survient un nouvel épisode vexant, en soi à peine surprenant, tant on en a déjà vu d'autres : la visite de Monsieur Tersteeg. Etonnante à plus d'un titre ! Lui aussi est affublé du terme de « Son Excellence » : d'où une distance hautaine, de part et d'autre. « Que signifie cette femme et cet enfant ? » Comme si Vincent n'était pas libre de ses choix... Ou du moins, se devait d'en rendre compte. Mais au fait, à quelle autorité supérieure ? « N'est-il pas marteau ? » Bref, il s'en est fallu d'un rien qu'il s'en aille faire son rapport de police... à l'oncle Cent, bien sûr. Pour une fois, l'affabilité affichée par Vincent aura payé. Au cours des échanges, il apprend au passage que ses parents s'appêtent eux aussi à déménager. Monsieur Tersteeg joue à la fois le rôle du rabatteur et celui du censeur : encore une fois, Vincent ne sait plus à qui s'en remettre et entrevoit les liens qui le relient à Théo comme le seul rempart possible contre l'hostilité patente ! Il a compris que le reste de la famille n'aura de cesse de le séparer de Christine. Et mesure du même coup à quel point, s'ils y parvenaient, cela scellerait sa perte ! Et d'implorer son frère : « Théo, les autres n'ont pas le droit de s'en mêler : c'est ce qu'il y a de plus sacré dans la vie. » Tout cela contribue à fortement agiter l'humeur nerveuse de Vincent, qui n'est pourtant

Un essai romancé

pas totalement rétabli et ne trouve pas suffisamment de tranquillité pour aborder de nouveau le dessin.

La nouvelle croisade qui pointe désormais à l'horizon devient donc : justifier de l'idée d'un mariage. De la rendre présentable autant que crédible, puisque des tiers ont déjà commencé à prendre les devants. Même Théo a tenté de l'en dissuadé et – si je puis m'exprimer ainsi – s'est empressé de ne pas répondre à l'invitation de Vincent : pour ne pas avoir à rencontrer Christine, car connaître une personne de visu pourrait changer la donne du tout au tout ! Alors Vincent se fait pressent... On est à la veille du mois d'août : mois idéal pour prendre quelques jours de congés à La Haye, car ils ont, dit-il, à échanger sérieusement ; Théo étant la seule personne avec qui il se sent à même de trouver un terrain d'entente. Il propose ainsi à Théo – ou est-ce plutôt en réponse à une suggestion de ce dernier ? - de ne plus lui reparler de mariage civil tant qu'il ne sera pas devenu autonome par la vente de ses dessins. Ce qui, en l'espèce, pourrait bien repousser la chose aux calendes grecques ! Au moins, Van Gogh remet subrepticement le sujet sur le tapis ; histoire de tâter le terrain... ?

Parallèlement, Vincent déclare son envie folle de se mettre à peindre ; mais isolé à nouveau sur le chemin de la couleur, il doit s'y prendre pas à pas, soit presque timidement. De fait, il commence par seulement rehausser ses meilleurs dessins avec quelques rares taches de couleurs estompées : de jaune, de brun, de rouge. Pourtant, il se sent prêt à libérer toute son énergie : pour l'automne, espère-t-il. Le seul impératif comptant à ses yeux pour le moment étant de préserver aussi longtemps que possible le bien-être précaire de Christine et de ses deux enfants. In fine, Vincent implore Théo de lui conserver la sympathie dont il a tant besoin.

Un essai romancé

Bien que les séquelles de sa maladie soient tenaces, Vincent a décidé de ne plus en tenir compte : car le dessin et l'Art n'attendent pas ! Dans ses paysages, il dit vouloir mettre une douleur tragique : tel un sentiment jailli de son cœur. Car bien qu'il s'en défende, il replonge parfois du côté de ses humeurs noires : un sentiment de dépréciation de lui-même qu'il combat par l'action et cherche à contrebalancer par une volonté tenace. « Que suis-je aux yeux de la plupart des gens ? Une nullité, un original, un homme désagréable ; quelqu'un qui n'a pas de situation sociale et n'en aura jamais ; bref, un peu moins que la plus grande nullité. Bon, mettons qu'il en soit ainsi. Je voudrais prouver par mon œuvre qu'il y a tout de même quelque chose dans le cœur de cet original, de cette belle nullité. » Pour cette seule raison, l'Art exige de lui un labeur opiniâtre : « C'est par une pente irrépressible que mon esprit est poussé dans ce sens-là. » Immédiatement, telle une urgence absolue qu'aurait déclenché en lui la maladie doublée par la prise de conscience de la fragilité humaine, Vincent décuple son sentiment intime et son besoin de perception de la réalité. Aussi se rapproche-t-il insensiblement de la manière de sentir que dégage l'art moderne, qu'il juge cependant d'une approche trop intellectuelle. Mais il a enfin compris que pour être lui-même, il doit se détacher de ses modèles anciens. Il s'en réfère ouvertement à la phrase de Millet : « Il me semble absurde que les gens veuillent être autre chose que ce qu'ils sont. »

Toute cette frénésie le pousse à reprendre le travail avec acharnement, malgré les racontars et les préjugés qui se répandent autour de lui. Car le travail l'apaise. Il reste persuadé que la figure est son sujet de prédilection, mais est en même temps de plus en plus attiré par les scènes de paysage, qu'il

Un essai romancé

complique à l'envie. Pour la première fois, il se sent artiste jusqu'à la moëlle et dit s'emplier de cette poésie qui se dégage du réel, des choses issues de la nature. Tandis qu'enfoui au fond de l'œuvre de Zola, il retrouve cet amour des créatures malheureuses, méprisées, délaissées. Et son dessin, dès lors, se raffermi encore un peu plus. Dans la perspective de la venue de Théo, que ces évocations ont, semble-t-il, décidé à venir s'établir pour quelques jours à La Haye, Vincent se replonge avec exubérance dans l'aquarelle, car il se sent maintenant prêt à affronter la couleur. Et s'y étant enfin décidé, il a désormais hâte que cela advienne, même s'il ne dispose plus d'aucun confrère à ses côtés pour le guider dans cette découverte. Devant aborder seul les éléments souterrains de cette nouvelle technique, il continue à faire des dessins à la plume, qu'il rehausse d'abord de timides lavis, mais ceci avec de plus en plus de prestance ; et sa qualité instinctive semble être d'avoir su comment faire fondre les deux langages en une seule communion. De ce point de vue, il persiste à dire que le dessin est primordial, ce qui le conforte dans son appréciation de la justesse de ses choix initiaux.

Avec l'aide du travail, son enthousiasme revient naturellement. Grâce aux lettres et aux colis (il se sent alors entouré), la bonne humeur aussi. Désormais, il disserte sur la composition des couleurs : savoir décomposer une couleur au premier regard est le propre du coloriste. Ne doutons pas un seul instant que c'est cette capacité d'analyse – équivalente à l'oreille absolue pour le musicien – qui accordera de la justesse à son immense fécondité. Recomposer avec exactitude la vérité d'un gris coloré, cela ne va pas sans s'accommoder d'un contour ample et précis. Mais allier l'encre de la plume aux couleurs délavées augmente

Un essai romancé

inévitablement le côté sombre, voire lugubre des paysages : surtout lorsque le sujet est un saule étêté peint au crépuscule... !

Il en est cependant convaincu : c'est par le sentiment que véhiculent ses œuvres que celles-ci deviendront vendables – soit lorsqu'elles seront à même de toucher le cœur des autres -. Il s'agit donc avant tout d'adopter une posture de sincérité vis-à-vis de ceux à qui l'on s'adresse. Pour Vincent, il n'est pas d'autre secret dans l'Art, qui est une affaire de sympathie. Aussi n'est-il pas question de système ni de recette du succès. Seule la relation directe avec le spectateur compte. En ceci réside la raison pour laquelle il ne peut considérer Monsieur Tersteeg comme un ami. Lui ne veut pas gaspiller inutilement la couleur qui coûte cher, en se donnant de grands airs. Encore une fois, il espère que Théo comprendra cela : rien ne vaut la satisfaction qu'il éprouve en entrant dans son atelier où tout est paisible et rangé à sa place. Ce genre de sentiments est irremplaçable. S'il lui arrive de vivre des désaccords entre individus, au fond, il n'est qu'« un fervent de l'étude, de la nature, du travail, et surtout des êtres humains. »

De son côté, Théo n'a pas fait que finir par arriver... Comme à son habitude, il déploie des trésors d'ingéniosité. Il multiplie les extras : gravures, papier, ouvrages, et surtout de quoi payer tout un attirail de peintre. Et ceci en vrai grandeur, cette fois-ci ! Vincent acquière aussitôt une mallette avec palette incorporée, pour pouvoir aller peindre en plein air. Plus tout un assortiment de tubes et de pinceaux. Il va enfin pouvoir passer à l'huile ! Du coup, il étudie minutieusement la manière de composer sa palette. Puis se confond en remerciements : « Je me considère maintenant comme un privilégié parmi des milliers d'autres, parce que tu as aplani les obstacles sur ma route. Il est évident que ce sont les frais qui empêchent certains de faire des progrès ;

Un essai romancé

moi, qui ne suis pas dans ce cas, je ne trouve pas de paroles pour t'exprimer ma gratitude de l'occasion que tu m'offres de travailler régulièrement. Mais il me faut rattraper le temps perdu du fait que j'ai commencé plus tard que les autres ; je dois donc faire doublement de mon mieux. »

Et Vincent de décrire dans le détail tout ce qu'il s'est procuré. Mais surtout, il s'est fait construire sur mesure un cadre magique pour lui permettre d'étudier la perspective sur le motif, en extérieur. Cet instrument qu'il a conçu aura une importance primordiale, au moins dans les premiers temps (on ne sait s'il l'emportera avec lui pour la suite, car il comporte pour seul désagrément d'être de grande taille et encombrant). Vincent évalue ses avantages ainsi : « L'ensemble comprend deux longs supports. On y fixe le cadre en longueur ou en hauteur, à l'aide de solides chevilles de bois. Tant et si bien qu'on croirait regarder le littoral, les pâturages ou les champs par une fenêtre. Les fils perpendiculaires ou horizontaux du cadre, les diagonales, les fils en croix qui relient les milieux des bords opposés, ou les carrés ainsi formés fournissent des points de repère pour tracer d'une main ferme un dessin accusant les grandes lignes et les proportions. Du moins, quand on a le sens de la perspective et qu'on comprend pourquoi et comment elle modifie en apparence la direction des lignes et les dimensions des masses et des plans. Si on ignore cela, on a le vertige quand on regarde à travers ce cadre, et il ne vous sert à rien ou à presque rien. »

Par cet instrument, Vincent augmente sa méthode : tracer les grandes lignes au fusain lui permet en effet d'acquérir en un rien de temps cette dextérité dont il a besoin pour se concentrer sur l'essentiel. Il ne contrôle pas uniquement la mise en place des lignes de fuites de la perspective, mais maîtrise la bonne

Un essai romancé

disposition des grandes masses du paysage et leur due proportion. En découle cette rapidité dans le maniement de la couleur ; et, par l'intermédiaire de cet apprentissage expéditif qu'il s'est forgé lui-même, il y gagne cette pratique immédiate de la peinture qui, pour beaucoup – y compris les meilleurs de ses confrères -, était quasi inconcevable, dépassant tout entendement. Mais surtout, chez Van Gogh, il est ainsi possible de mesurer que rien, absolument rien n'était effectivement dû au hasard. Vincent n'aura jamais été le triple couillon ni cet être hagard et égaré que certains auraient voulu voir en lui... Mais alors, si la vie de Vincent, à l'âge trente ans, peut déjà nous évoquer l'atmosphère d'un roman, que s'est-il réellement passé ensuite ?

(fin du deuxième fichier, état au 27/02/2024)